

BIENNALE PHOTO

A près bien des déboires et des crises, échappant à l'exil qui voulait la confiner dans les locaux de... l'ambassade d'Australie pour cause de manque d'espace au Musée d'Art Moderne, la section photo de la Biennale est accrochée. Elle est certes dispersée en deux points de la manifestation, reléguée dans les courants d'air de l'entrée et exposée aux vapeurs de la cafétéria. Mais enfin, entre le mépris des « commissaires » de l'Art et la grosse envie des photographes tellement soucieux de se faire reconnaître en tant qu'Artistes (sous-entendu comme les autres et c'est là que le bât blesse...), quel est le pire mal ?

A la cafétéria, Jean-Claude Lévéque, installant des objets sur de petites tablettes de verre situées au bas de ses photographies, joue l'émotion et le concept. On préfèrera les angelots, les bibelots, les objets familiers brisés au pied de ses images noir et blanc de tremblement de terre à l'alignement de maquettes de chars et d'artillerie qui, sur le discours d'images « politiques », se font trop redondantes. Jean-Charles Beau, jouant sur le dos du Polaroid, les séries, la surface repeinte de l'émulsion instantanée, donne des images agréables que les projections de lumière et les cadres dorés fait jouer vers la notion à la mode de décoration ou de décoratif. Voilà pour la « modernité » affirmée puisque je n'ai pas pu trouver les travaux de Pierre Mercier, exilé, selon certains, dans une descente d'escalier. Faut-il ici parler de Rousse qui photographie et tire en grand format des lieux abandonnés, des escaliers détruits où il peint, avant d'en interdire photographiquement la disparition, des personnages sortis du bad-painting ? Les organisateurs l'ont accroché avec les plasticiens, non loin des enchantements de Favier et des toiles peintes, symbolistes et peut-être trop peu spontanées de Laget.

Plus classique quant à la présentation et à la forme, le travail de Sophie Ristelhueber piégeant les lumières et les gestes d'une opération dans une longue succession de dégradés de matières, est parfaitement réussi. Sur ce « sujet » bien connu des reporters, elle n'a à aucun moment cherché à informer, simplement soucieuse de rendre compte des tensions et des jeux de lumière que les linges, les gants, les mains, les corps dans leurs voiles. Et l'ambiance est forte, légèrement cinématographique, envoûtante.

Sinon, rien que de très connu, dans l'esprit, dans la forme ou dans les images. Pablo Ortiz Monasterio, le Mexicain, fait dans les virages de reportage, William Betch nous avait déjà montré son travail et personne ne sait ce que voulaient exposer des photographes, qui, en signe de protestation contre le manque de place, ont abandonné trois polaroids punaisés au mur. Une biennale chasse l'autre et l'on a le sentiment qu'il faut regarder ailleurs pour découvrir la photographie d'aujourd'hui...

Christian CAUJOLLE